

**J**e m'approche d'une haute baie vitrée vivement éclairée par le soleil au bout d'un petit chemin longeant une mare. Je suis frappée par sa couleur rose et les volets gris de la maison en ruines. Pourquoi ces couleurs fraîches à peine craquelées de l'unique fenêtre de cette bâtisse de taille modeste visiblement abandonnée ? A-t-on voulu un jour la rénover en commençant par l'ouverture ? Comme c'est étrange ! N'est-ce pas ce que j'ai fait moi-même un jour chez mes grands-parents alors que je n'avais pas encore dix ans ? Quel bonheur de tenir dans mes mains un pinceau ! J'ai dû rapidement cesser de peinturlurer en raison du manque de matière première et des moqueries de mes jeunes oncles.

Sur le rebord extérieur de la fenêtre, à droite, un carreau en bon état est appuyé contre le mur. Par cinq trous sans vitre, je jette un coup d'œil à l'intérieur si noir que je ne distingue tout d'abord rien, gênée que je suis par un long manche à balai posé obliquement derrière le châssis. J'entrevois tout de même une haute cheminée où pend un chaudron et le bout d'une table bordée d'un banc.

Je me dirige vers la grossière porte à gauche de la fenêtre. Cadenassée. Que cache-t-on dans cette demeure ? Sert-elle encore à quelque chose ?

Je vais m'asseoir sur une grosse pierre au bord de la mare à l'ombre d'un saule. Pourquoi suis-je attirée par ces vieilleries, me dis-je, ces tuiles moussues, ces moellons qui semblent défier le temps, des figures du passé que je me plais à imaginer comme cette femme en noir ployant sous le poids d'un seau d'eau et ce paysan rentrant d'un champ avec sa fourche sur l'épaule ? Je les entends dans leur patois poitevin qui fut ma première langue. Ce passé est-il

vraiment révolu à jamais ? Je l'ai évoqué maintes fois dans des écrits, mais ai-je tout dit des figures rencontrées dans mes jeunes années à la campagne et dans le faubourg où j'ai grandi ? J'ai revu certaines d'entre elles plus tard lors de virées rituelles avec ma mère et ma sœur Josette dans mon pays natal. L'afflux des souvenirs me submerge soudain, mais par quoi commencer ? Si j'essayais de retrouver des textes qui dorment dans mes tiroirs et de consulter mes vieilles photos...

Je traverse le village endormi dans ses vieilles pierres auprès de sa rivière paisiblement miroitante puis je rentre chez ma mère à Poitiers, une ville dont je ne connais guère en vérité que la périphérie naguère si pittoresque. L'ai-je aimée ? Je ne saurais dire, je sais seulement que je porte en moi des images ineffaçables de ma jeunesse. J'ai une envie intense de les effleurer de nouveau même si ce n'est qu'en surface, car je sais bien que pénétrer le cœur de la réalité est chose ardue, voire impossible. Je me contenterai sûrement de dresser quelques tableaux en évitant de juger.

En voyant au loin la grande passerelle qui enjambe la gare de la ville, je me souviens de cet itinéraire que j'ai emprunté pendant sept ans pour aller au collège puis au lycée. Si je commençais par là !

## *1 En route pour le lycée*

**J**e descends la rue de la Roche d'un pas rapide pour rejoindre mon lycée.

À une petite centaine de mètres en contrebas, mon cher facteur qui pousse indolemment son vélo brandit une lettre dans ma direction avec un sourire complice. Une nouvelle lettre de mon amoureux, il le sait. Un jour, il m'a demandé qui pouvait bien m'écrire tous les deux jours. « Vous êtes bien curieux, monsieur ! Un p'tit gars dont vous avez peut-être connu le père dans votre bled ! » ai-je répondu. Quand cet aimable moustachu n'a rien pour moi, il balaie l'air de loin d'un grand geste désolé. Parvenue à son niveau, j'arrache en riant de ses grosses patoches de paysan fraîchement urbanisé la missive qu'il feint de vouloir remettre dans son sac.

J'aime bien ce quadragénaire trapu et bedonnant qui habitait naguère non loin de la ferme de mes grands-parents. Simple, jovial, chaleureux mais célibataire. Maman, d'habitude au courant de tout, ignore pourquoi.

La lettre, je la lirai pendant que le professeur de mathématiques gribouillera en marmonnant ses hiéroglyphes sur son tableau sans presque jamais se retourner vers ses élèves. De toute façon, quelques gouttes de pluie viennent de tomber et, en plus de mon sac d'école, j'en tiens un autre renfermant des chaussures de maman que je dois déposer chez le cordonnier. Donc, pour la lettre, c'est affaire remise et je me hâte sous le ciel menaçant.

L'épicier, sur ma droite au milieu de la rue, se dépêche de rentrer les cagettes de légumes et de fruits déposées au pied de sa devanture. Il n'a pas eu le temps de me saluer d'un signe de tête comme il le fait si souvent. J'aimerais bien lui acheter de temps à autre de petites

choses, rien que pour lui faire plaisir, mais je n'ai pas d'argent. L'argent, je ne connais pas et n'en réclame jamais, car je sais combien maman tire le diable par la queue. Trois filles, un seul salaire d'ouvrier pour la maisonnée, celui de papa, ce n'est pas facile à gérer, je le comprends.

En passant devant l'épicerie, je fouille souvent du regard l'intérieur qui n'a rien à voir avec celle que ma mère avait dans la rue de la Cueille quand j'étais petite. Plus propre est celle-ci, plus claire, avec des rayons où on peut se servir soi-même, bref plus moderne. Elle ne ressemble pourtant en rien au grand supermarché là-haut sur le plateau où règne en reine des lieux Jeannette, l'une de mes tantes du côté maternel. Le supermarché, c'est le monde de demain, rationalisé au maximum, je le sais, mais je préfère les vieilleries tellement plus poétiques et les échanges avec les commerçants et d'autres clients. Les vieilleries, dans cette rue de la Roche très pentue, ne manquent pas à vrai dire avec ses bâtisses plus ou moins décrépies de couleur indéfinissable, certes un peu moins délabrées et lépreuses que celles du quartier de ma petite enfance, mais j'ai beau chercher, je n'y vois rien de poétique : aucune harmonie, aucun style, même pas de fleurs aux fenêtres. Par-derrière, je soupçonne des jardins joliment entretenus par les cheminots qui, m'a-t-on dit, habitent ces lieux si proches de la gare. Le jardin, j'imagine que c'est pour eux la détente, le retour à la terre où ils peuvent s'ancrer tranquillement comme mon père qui semble respirer enfin quand il s'empare de sa bêche.

À droite de l'épicerie, je rentre dans une petite cour. Poubelles métalliques qui débordent, un mur tapissé de lierre, des rideaux d'un blanc douteux pendouillent aux fenêtres. Je sonne à une porte basse vitrée qui ouvre sur une odeur de cire, de colle et de vieux cuir. L'homme, assis au milieu de la pièce, affairé à sa grosse machine à coudre sous une lampe aveuglante, me fait signe de poser mes

chaussures sur une table à côté de lui. Je reste quelques minutes à contempler les étagères où s'alignent des chaussures et des bottines, des sacs à main et des ceintures. Le mur où sont accrochés des outils mystérieux retient mon attention un long moment.

– Ça vous dirait de devenir mon apprentie ?

– J'aime le travail manuel.

– C'est pas un métier de femme, vous savez ! Il faut plus de force qu'on l'imagine ! Je vous vois mal affublée d'un gros tablier en peau de vache comme le mien ! Regardez un peu mes mains !

Le bonhomme arrête sa machine, ôte ses grosses lunettes et tend vers moi ses grosses paluches crasseuses.

– Vous n'avez pas de chef sur le dos, dis-je, vous redonnez de la vie à des objets et vous en créez aussi, n'est-ce pas ?

– Ma mignonne demoiselle, nous avons changé de siècle. Je fabrique même pas mes chaussures, je vais au magasin comme tout le monde. De toute façon, je suis condamné à mettre la clé sous la porte comme l'épicier d'à côté. Le petit commerce et l'artisanat ont vécu. C'est comme ça, il faut s'y faire et regarder de l'avant mais vers quoi, je sais pas trop.

– Je trouve cela infiniment triste. Il faut que j'y aille, dis-je après avoir jeté un œil sur ma montre. À bientôt !

Tout en ajustant dehors ma capuche en plastique, car il pleut maintenant des cordes, je me dis une fois de plus que je ne serai jamais une grande intellectuelle. J'aime lire et m'instruire mais l'école étant le seul lieu où j'acquiers quelques lumières, j'ai l'impression de tâtonner fébrilement dans un brouillard épais malgré ma bonne volonté. Pas de boussole chez mes parents où le petit Larousse a toujours été le seul livre de la maison, ce qui n'est déjà pas si mal. Quand je vois mon père, pas plus bête qu'un autre, le lire de A à Z, j'en suis très émue. J'en ai découvert un chez mon grand-père maternel dans un placard salpêtré, mais les pages dont

j'essaie parfois d'apprendre tous les mots sentaient tellement mauvais que j'en ai vite abandonné la lecture.

Lorsque je dessine, brode ou tricote, je me sens dans un état de grande sérénité où je ne fais que doucement rêvasser. Je suis incontestablement habile de mes mains, oui, et j'en suis très fière, mais je n'envisage pourtant rien d'autre que de faire des études supérieures. C'est dans l'air du temps pour les filles de ma génération qui sont de bonnes élèves et puis maman ne cesse de me seriner que moi j'aurai la chance d'être autre chose que mère au foyer, une chance qu'elle n'a pas eue, elle, à son grand regret. « Si tu savais ce que c'est que de dépendre d'un homme, pourtant pas bien méchant comme ton père ! » me répète-t-elle souvent. Quand je pense que j'étais la deuxième du canton au certificat d'études ! En calcul et en orthographe, j'étais imbattable. Les dates en histoire, les chefs-lieux des départements, les fleuves et leurs affluents, je les connais encore. Mon père a pas pensé à l'avenir de ses filles... »

En bas de la rue, le salon de coiffure est déjà éclairé. C'est là que je me rends tous les deux mois à peu près. Maman ne me supporte pas avec des cheveux longs alors que je rêve d'une queue de cheval, ce qui reviendrait moins cher, lui dis-je en vain. Elle n'aime pas le féminin, je suis donc coiffée à la garçonne depuis mon plus jeune âge. J'en ai assez de ces coupes interchangeables exécutées machinalement par la coiffeuse, sans art, sans recherche. Un jour, je m'achèterai des ciseaux adéquats et m'attaquerai moi-même à ma tignasse noire, histoire de faire travailler mes mains.

Avec un serrement de cœur, je repense à Charline, la belle jeune fille qui m'avait fait le shampoing la dernière fois. Bien habillée, coquette, tout à fait comme il faut pour travailler dans un salon de coiffure mais silencieuse, pas du tout du genre à potiner. On l'a retrouvée morte le mois dernier en bas de la passerelle au niveau de la gare. Elle avait seize ans. On en a parlé dans le journal local

comme d'un énième suicide du haut de notre grande passerelle menant au centre-ville. Des voisines ont évoqué un viol, d'autres ont prétendu qu'elle était enceinte. Bref, elle a mis un terme à sa courte vie, laissant sûrement derrière elle des parents inconsolables. Cela me secoue. Un paysan de mon ancien village s'est pendu récemment dans sa grange ; une cousine de maman engrossée par son patron, un avocat dont l'une des filles est dans ma classe, a été sauvée de la noyade à quatre heures du matin par un cheminot rentrant de son travail. Il me semble que le désir de vivre l'emporterait en ce qui me concerne, je me sens très forte de ce côté-là, en tout cas pour le moment.

Je contourne en bas de la rue les hauts murs d'une maison bourgeoise aux toits d'ardoise puis me voici arrivée au niveau d'un grand carrefour. En face de moi, la grande passerelle. Impressionnante, elle enjambe la vallée avec sa rivière, la voie ferrée et un large boulevard. Une ligne droite hardie qui relie deux parois rocheuses abruptes, les faubourgs d'un côté et le vieux Poitiers de l'autre qu'on ne pouvait rejoindre que par de grands détours avant sa construction, à gauche ou bien à droite, parallèlement aux rails. Je plains les gens habitant ces parages, malmenés par le bruit de la circulation et des trains entrant en gare. Bon, traversons.

## 2 Sur la passerelle

La pluie a cessé, mais un vent à décorner les bœufs comme dit maman souffle si fort que je crains d'être emportée par-dessus la rambarde. Pas question de mourir de cette façon, mais pourquoi ai-je toujours ces pensées de mort ? La dame élégante et très fardée au manteau noir et au chapeau surmonté d'une houppette en plumes qui faisait claquer ses hauts talons a disparu du paysage. Morte elle aussi. De quoi, je ne sais pas. Maman, qui la connaissait, m'a raconté qu'elle travaillait avant son décès à la préfecture. Elle ne ressemblait à personne, j'aurais aimé la connaître.

Je quitte le trottoir réservé aux piétons pour descendre sur la voie destinée aux vélos et aux cyclomoteurs un peu plus large. Je ne risque pas grand-chose car, un peu avant neuf heures du matin, les ouvriers travaillant dans le centre-ville ont déjà rejoint leur lieu de travail. Mon emploi du temps de cette année ne me permet plus de voir ce garçon qui filait à heure fixe sur sa mobylette orange vers le centre-ville. Beau comme un dieu, blond alors que le poil brun domine dans la région. Dès que j'entendais vrombir son engin, je me retournais vers celui qui n'a jamais daigné tourner la tête en direction de ma petite personne, le plus souvent emmitouflée derrière son imper et sous sa capuche en plastique il est vrai.

Je pense ne pas attirer le sexe opposé que je ne fréquente guère : pas de frères ni de gamins de mon âge dans ma rue. Au lycée, il n'y a que des demoiselles aux appâts bien cachés derrière leur blouse, alternativement bleue ou rose de semaine en semaine. Le petit frère de maman plus jeune que moi, qui ne se gêne pas pour faire pipi sous mon nez, ne m'a jamais touché les fesses alors que deux lascars à moto ont ralenti leur folle allure pour venir me pétrir le derrière et



me dire de vilains mots un soir que je m'en revenais d'un magasin dans la cité au bout de ma rue. Sidérée, je n'ai pas réagi mais depuis, je me méfie terriblement de cette détestable engeance masculine, ce qui ne m'empêche pas d'avoir un amoureux, celui qui m'écrit tous les deux jours. Un garçon doux et gentil que j'ai rencontré à un bal dans mon village natal où je me suis rendue en août dernier avec mes cousines de Savigné. Est-ce que j'aime ce garçon ? M'aime-t-il ? Je n'en sais rien. Pas d'effusions sentimentales entre nous, pas d'envolées lyriques, ce n'est pas notre genre. Nous échangeons sur de petits riens, histoire de faire plus ample connaissance avant des retrouvailles aux prochaines vacances quand il s'en reviendra de son lycée militaire à Aix-en-Provence. Qu'est-ce que je fais avec un futur officier, moi qui déteste les uniformes ? Eh bien, ce blond aux yeux bleus, né de parents mosellans, parle allemand couramment et sans accent, ce qui est pour moi une ouverture vers un autre monde.

Un regard sur la Boivre, une petite rivière canalisée parallèle à la voie ferrée ne me remonte pas le moral. Je l'imagine traversant des contrées souriantes avant de rejoindre la ville où elle s'est corrompue. Il paraît qu'elle a ennoyé plusieurs fois la vallée, mine de rien, pour se venger d'avoir perdu son âme peut-être.

*Des flots noirs languissants sous une nouvelle ondée  
Des abords inaccessibles embroussaillés  
Une odeur de pourriture*

Un peu plus loin, un strict alignement de rails puis un lacis compliqué de voies rouillées. Un tableau qui m'inspire, car j'ai souvent dessiné des enchevêtrements géométriques, pas seulement les circonvolutions formées par les branches des arbres évoquant pour moi le jaillissement de la vie et la complexité du monde.

Un train d'une longueur interminable arrive en provenance du nord, de Paris sans doute.

La gare, c'est pour moi le point de départ vers cet ailleurs auquel j'aspire en permanence sans savoir pourquoi. Lors de mes rares visites à des copines habitant à sept kilomètres, j'ai à peine le temps de m'imaginer en partance que me voici déjà arrivée. J'ai quand même fait deux grands voyages qui m'ont profondément marquée, l'un à Paris, l'autre à Marbourg en Allemagne avec mon lycée au mois de juillet de l'année passée. Le pays de nos grands ennemis d'hier, les Boches comme on les appelle ici, m'intrigue depuis longtemps. Ici même, sous mes pieds, ils ont été à l'origine d'un immense chambardement comme je l'ai lu dans le journal et entendu dans maintes conversations. En juin 44, les Britanniques ont bombardé cet important axe ferroviaire pour faire barrage aux Teutons remontant vers la Normandie. C'est le petit peuple qui en a payé le prix. Près de deux cents morts ; la gare, le boulevard adjacent et quelques rues du centre-ville entièrement détruits. Dans mon ancienne rue, trois maisons en ruines à côté et en face de l'épicerie de maman. Sous le ciel sombre, je suis rattrapée par mon goût de l'Histoire qui semble pourtant n'avoir laissé aucune autre trace qu'une gare toute neuve et un boulevard bordé de bâtiments modernes que je suis justement en train de dépasser, pour ne pas dire survoler. Après la casse, la reconstruction et on oublie : visiblement, un éternel recommencement.

Me voici presque arrivée au lycée au bout de la passerelle. Aujourd'hui, je ne prendrai pas la rue montant vers la préfecture mais celle de mon ancien collègue, le collègue des Écossais, dans l'espoir de repérer la maison où a eu lieu en 1901 un fait divers sordide relaté la semaine dernière dans le journal local, *Centre Presse*, que papa me passe après l'avoir lu. Si, si, on lit à la maison... L'affaire de la séquestrée de Poitiers avait fait à l'époque la une de plusieurs journaux. Je cultive le souvenir, c'est plus fort que moi. Tout ce qui touche au passé me passionne et ce que je vis sur le

moment prend bien place dans ma petite tête. Comment vivre au présent de toute façon dans cette ville grise et deux fois millénaire aux sombres ruelles ? Les habitants n’y croupissent-ils pas comme des rats ignorant tout des faubourgs environnants tellement plus vivants ? Plus vivants vraiment ? Autrefois, oui, dans ma rue d’enfance où je jouais avec mes petits camarades, mais est-ce encore le cas ? Tout est devenu triste ici, vivement l’ailleurs où je partirai un jour comme j’aime à me le répéter !

Tiens, je la reconnais la maison de la séquestrée d’après la photo de notre quotidien. La façade me semble modifiée, mais l’adresse correspond. Une femme secoue un tapis depuis une fenêtre du deuxième étage. Sait-elle ce qui s’est passé dans ce lieu où elle fait du ménage ? Fallait-il raser la demeure ? Bon, dans toutes les vieilles baraques où j’ai vécu, il a dû s’en passer aussi des choses plus ou moins sombres et ragoûtantes. Le temps qui passe balaie tout et ça repart de zéro, on dirait. Madame Lavaud, la bibliothécaire de mon lycée, toujours bien informée de tout et très loquace, va sûrement me donner des détails sur cette sinistre affaire. J’irai la voir à trois heures après la fin des cours au lieu d’aller dans la salle d’études.